

Exemplier – Pauvreté 2

E. Triolet, *Roses à crédit*

On voyait bien que c'était un fils à papa, qu'il n'avait jamais vécu dans une cabane en planches, couché sans draps et mangé avec les rats

A-M Schmidt, préface au *Roman de Renart*

Les animaux du roman de Renart vivent en marge des petites communautés rustiques dont ils tirent leur subsistance soit par ruse, soit par violence, soit en vertu d'un contrat tacite. Ils suivent leurs instincts spécifiques. Ils gâtent dans des tanières. Ils chassent dans des bosquets. Ils s'introduisent par effraction dans des métairies. Ou attendent de la générosité sagace d'un fermier leur nourriture journalière. Ils sont tous engagés dans une lutte sans merci pour survivre.

Keynes, « Perspectives économiques pour nos petits-enfants »

Si nous scrutons le passé (...), le problème économique, la lutte pour la subsistance, nous apparaissent comme ayant toujours été jusqu'ici le problème primordial et le plus pressant de l'espèce humaine. Et c'est encore trop peu dire, car ce n'est pas seulement de l'espèce humaine, mais de tout l'univers biologique depuis les premiers commencements de la vie sous ses formes les plus primitives que la recherche de la subsistance a été le problème dominant.

E et J. de Goncourt, *Germinie Lacerteux*

Nous nous sommes demandé si ce qu'on appelle « les basses classes » n'avait pas droit au Roman ; si ce monde sous un monde, le peuple, devait rester sous le coup de l'interdit littéraire et des dédains d'auteurs qui ont fait jusqu'ici le silence sur l'âme et le cœur qu'il peut avoir. Nous nous sommes demandé s'il y avait encore, pour l'écrivain et pour le lecteur, en ces années d'égalité où nous sommes, des classes indignes, des malheurs trop bas, des drames trop mal embouchés, des catastrophes d'une terreur trop peu noble. Il nous est venu la curiosité de savoir si cette forme conventionnelle d'une littérature oubliée et d'une société disparue, la Tragédie, était définitivement morte ; si, dans un pays sans caste et sans aristocratie légale, les misères des petits et des pauvres parleraient à l'intérêt, à l'émotion, à la pitié, aussi haut que les misères des grands et des riches ; si, en un mot, les larmes qu'on pleure en bas pourraient faire pleurer comme celles qu'on pleure en haut.

Il n'y avait pas tant de pain à la maison. (...) On ne mangeait pas tous les jours du lard chez nous (...) C'était la misère tout de même ... On avait plus souvent faim qu'autre chose.

Son enfance s'était passée dans une anxiété de tous les instants, dans les privations qui rognent la vie, dans la fatigue d'un travail épuisant ses forces d'enfant malingre, dans une attente de la mort qui devenait à la fin une impatience de mourir.

E. Zola, *Mes haines, causeries littéraires et artistiques*

Il y a dualité en elle : un être passionné et violent, un être tendre et dévoué. Un combat inévitable s'établit entre ces deux êtres ; la victoire que l'un va remporter sur l'autre dépend uniquement des événements de la vie, du milieu. Mettez Germinie dans une autre position, et elle ne succombera pas ; donnez-lui un mari, des enfants à aimer, et elle sera excellente mère, excellente épouse. Mais si vous ne lui accordez qu'un amant indigne, si vous tuez son enfant, vous frappez dangereusement sur son cœur, vous la poussez à la folie (...) Le drame est terrible, vous le voyez ; il a l'intérêt puissant d'un problème physiologique et psychologique, d'un cas de maladie physique et morale.

C. Juliet, *Lambeaux*

L'ancestrale, la millénaire obsession de la survie, le besoin farouche de faire reculer la misère, d'enrichir si peu que ce soit le maigre avoir qu'on possède

Vous aviez peu d'argent et vous n'avez pu vous procurer ce qui aurait permis de les rendre véritablement accueillantes.

Souvent, tu voudrais quitter ta cuisine, t'échapper un moment, aller marcher dans la campagne, mais tu te l'interdis. Dans un village où chacun travaille dur, il est mal vu qu'on ne fasse rien et qu'on aille se promener.

Fatigue... Epuisement... Epuisement qui te persuade que tu as eu tort de donner la vie, puisque toute existence est peur, solitude, souffrance, attente vaine, et pour finir l'enfouissement dans la fosse...

J.J. Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*

Je le vois se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas.

Le premier qui se fit des habits ou un logement se donna en cela des choses peu nécessaires, puisqu'il s'en était passé jusqu'alors, et qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pu supporter, homme fait, un genre de vie qu'il supportait dès son enfance.

Dans ce nouvel état, avec une vie simple et solitaire, des besoins très bornés, et les instruments qu'ils avaient inventés pour y pourvoir, les hommes jouissant d'un fort grand loisir l'employèrent à se procurer plusieurs sortes de commodités inconnues à leurs pères ; et ce fut là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer, et la première source de maux qu'ils préparèrent à leurs descendants ; car outre qu'ils continuèrent ainsi à s'amollir le corps et l'esprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu presque tout leur agrément, et étant en même temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en était douce, et l'on était malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.

M. Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance*

Pour le sens commun, une société d'abondance est une société où tous les besoins matériels des gens sont aisément satisfaits. Affirmer que les chasseurs vivent dans l'abondance, c'est donc nier que la condition humaine est une tragédie concertée et l'homme, un forçat qui peine à perpétuité dans une perpétuelle disparité entre ses besoins illimités et ses moyens insuffisants. Car il y a deux voies possibles qui procurent

l'abondance. On peut « aisément satisfaire » des besoins en produisant beaucoup, ou bien en désirant peu.

On en vient à se demander non seulement comment les chasseurs faisaient pour vivre, mais si l'on peut appeler cela vivre ! On y voit le chasseur traqué, au fil des pages, par le spectre de la famine, contraint par son incompétence technique à peiner sans répit pour obtenir tout juste de quoi ne pas mourir de faim, sans avoir excédent ni loisir pour fabriquer ce qu'on nomme culture.

On laisse traîner dans une boue épaisse des habits précieux, des provisions fraîches, des articles de valeur, qu'on a pu admirer quelques heures, par curiosité, puis qu'on laisse se détériorer sans plus s'en soucier

Leurs aménagements économiques s'inspirent de la profusion originelle, de la foi en la munificence de la nature et l'abondance de ses ressources, et non du désespoir né d'une conscience de l'insuffisance des moyens humains. J'essaye de prouver que ce qui peut paraître comme de bizarres coutumes païennes, devient intelligible lorsqu'on y voit simplement l'expression de cette confiance en soi, cette assurance qui est l'attribut humain normal, raisonnable, d'une économie qui fonctionne normalement et efficacement

L'importance de la faim croît relativement et absolument avec le progrès culturel

L'agriculture a non seulement fait accéder la société à un stade où elle n'est plus tributaire de la distribution des ressources alimentaires naturelles, elle a aussi permis aux communautés néolithiques de préserver l'ordre social même dans les moments où l'ordre naturel ne fournissait pas à l'homme de quoi subvenir à ses besoins : on récoltait assez pendant la bonne saison pour pouvoir se nourrir lorsque plus rien ne pousse ; de là une stabilité de la vie sociale qui fut un facteur décisif de son développement matériel.

Les peuples les plus primitifs du monde ont peu de biens, *mais ils ne sont pas pauvres*. Car la pauvreté ne consiste pas en une faible quantité de biens, ni simplement en une relation entre moyens et fins ; c'est avant tout une relation d'homme à homme, un statut social. En tant que tel, la pauvreté est une invention de la civilisation, qui a grandi avec elle, tout à la fois une distinction insidieuse entre classes et, plus grave, une relation de dépendance — qui peut rendre les agriculteurs plus vulnérables aux catastrophes naturelles que les Eskimos d'Alaska dans leurs camps d'hiver.

Karl Polanyi écrit : « On a mis à nu notre bestiale dépendance à l'égard de la nourriture et donné libre cours à la peur élémentaire de la famine. On a délibérément aggravé notre humiliant assujettissement aux choses matérielles, que toute culture a précisément pour but d'alléger » (1947, p. 115).

La conclusion patente, immédiate, est que les gens ne travaillent pas très dur. Quatre ou cinq heures représentent le temps moyen par personne et par jour consacré à l'acquisition et à la préparation de la nourriture. Au surplus, ils ne travaillent pas de manière soutenue. La quête de nourriture est une activité hautement discontinue. On s'arrête momentanément dès que l'on s'est procuré de quoi vivre momentanément, ce qui laisse beaucoup de temps libre. Dans le secteur de la subsistance comme dans les autres secteurs de production, nous avons affaire visiblement à une économie aux objectifs limités et bien définis. Dans la chasse et la cueillette, ces objectifs sont atteints

de façon aléatoire, irrégulière, d'où une ordonnance du travail, elle aussi, irrégulière, erratique.

Malthus, *Essai sur le principe de population*

La vie sauvage n'a réellement sur la vie civilisée qu'un seul et unique avantage, c'est que le peuple y jouit de plus de loisir. On y a moins à faire, et par là-même on y fait moins. Lorsqu'on vient à réfléchir au travail pénible auquel, dans une société civilisée, les classes inférieures du peuple se trouvent condamnées, on ne peut refuser de reconnaître que les tribus sauvages sont à cet égard moins à plaindre.

Césaire, *Discours sur le colonialisme*

Qui proteste ? Personne, que je sache, lorsque M. Albert Sarraut, tenant discours aux élèves de l'Ecole coloniale, leur enseigne qu'il serait puéril d'opposer aux entreprises européennes de colonisation « un prétendu droit d'occupation et je ne sais quel autre droit de farouche isolement qui pérenniseraient en des mains incapables la vaine possession de richesses sans emploi ». Et qui s'indigne d'entendre un certain R.P. Barde assurer que les biens de ce monde, « s'ils restaient indéfiniment répartis, comme ils le seraient sans la colonisation, ne répondraient ni aux desseins de Dieu, ni aux justes exigences de la collectivité humaine » ? Attendu, comme l'affirme son confrère en christianisme, le R. P. Muller : « que l'humanité ne doit pas, ne peut pas souffrir que l'incapacité, l'incurie, la paresse des peuples sauvages laissent indéfiniment sans emploi les richesses que Dieu leur a confiées avec mission de les faire servir au bien de tous ». Personne.

A l'heure actuelle, ce sont les indigènes d'Afrique ou d'Asie qui réclament des écoles et (...) c'est l'Europe colonisatrice qui en refuse ; (...) c'est l'homme africain qui demande des ports et des routes, que c'est l'Europe colonisatrice qui, à ce sujet, lésine ; que c'est le colonisé qui veut aller de l'avant, que c'est le colonisateur qui retient en arrière.

J'entends la tempête. On me parle de progrès, de « réalisations », de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes. Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires possibilités supprimées. On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer. Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse. Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme. On m'en donne plein la vue de tonnage de coton ou de cacao exporté, d'hectares d'oliviers ou de vignes plantés. Moi, je parle d'économies naturelles, d'économies harmonieuses et viables, d'économies à la mesure de l'homme indigène désorganisées, de cultures vivrières détruites, de sous-alimentation installée, de développement agricole orienté selon le seul bénéfice des métropoles, de rafles de produits, de rafles de matières premières.

Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité*

L'homme n'a guère de maux que ceux qu'il s'est donnés lui-même (...) Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand d'un côté l'on considère les immenses travaux des hommes, tant de sciences approfondies, tant d'arts inventés, tant de forces employées, des abîmes comblés, des montagnes rasées, des rochers brisés, des fleuves rendus navigables, des terres défrichées, des lacs creusés, des marais desséchés, des bâtiments énormes élevés sur la terre, la mer couverte de vaisseaux et de matelots, et que de l'autre on recherche avec un peu de méditation les vrais avantages qui ont résulté de tout cela pour le bonheur de l'espèce humaine, on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui règne entre ces choses, et déplorer l'aveuglement de l'homme qui, pour nourrir son fol orgueil et je ne sais quelle vaine admiration de lui-même, le fait courir avec ardeur après toutes les misères dont il est susceptible, et que la bienfaisante nature avait pris soin d'écarter de lui.

Rousseau, *Fragments politiques*

Au milieu de tant d'industries, d'arts, de luxe et de magnificence, nous déplorons chaque jour les misères humaines et nous trouvons le fardeau de notre existence assez difficile à supporter avec tous les maux qui l'appesantissent (...). Nos plus grands maux viennent des soins qu'on a pris pour remédier aux petits.

Rousseau, *Emile*

C'est à force de travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère

Rousseau, DOI

Son âme, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle, sans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puisse être, et ses projets, bornés comme ses vues, s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. Tel est encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraïbe : il vend le matin son lit de coton, et vient pleurer le soir pour le racheter, faute d'avoir prévu qu'il en aurait besoin pour la nuit prochaine.

Marx et Engels, *L'idéologie allemande*

D'autre part, ce développement des forces productives (...) est une condition pratique préalable absolument indispensable, car, sans lui, c'est la pénurie qui deviendrait générale, et, avec le besoin, c'est aussi la lutte pour le nécessaire qui recommencerait et l'on retomberait fatalement dans la même vieille gadoue.

R. Char, *Les matinaux*

Les transparents ou vagabonds luni-solaires ont de nos jours à peu près complètement disparu des bourgs et des forêts où on avait coutume de les apercevoir. Affables et déliés, ils dialoguaient en vers avec l'habitant, le temps de déposer leur besace et de la reprendre. L'habitant, l'imagination émue, leur accordait le pain, le vin, le sel et l'oignon cru ; s'il pleuvait, la paille.

J. Giono *Que ma joie demeure*

Un jour il est allé à la foire de Roume (...) On se fait faire le vin chaud, on bourre les pipes, on parle. Tant qu'on attend le vin et qu'on a encore le froid qui racle les os, on parle bien comme il faut parce qu'on a envie de quelque chose de simple et qu'on va avoir. Une fois ce désir calmé voilà les autres désirs qui viennent. Ils étaient restés tous les quatre sans plus rien dire, à fumer les pipes et à regarder autour de soi ; mauvais remède. Puis Jourdan avait vu les yeux de Silve et puis les yeux du maquignon, et puis ceux du taillandier. Il s'était dit : « Si j'ai aussi les yeux comme ça, nous devons être jolis tous les quatre. » Mais dans le café il y avait encore quatre ou cinq tablées et des gaies. Jourdan chercha le regard de ces hommes qui paraissaient en meilleur équilibre. Et alors il s'aperçut que, dès qu'ils s'arrêtaient de rire ils avaient le même souci au fond de l'œil. Plus que du souci, de la peur. Plus que de la peur, du rien. Un endroit où il n'y a plus ni souci, ni peur ; les bœufs quand ils ont le joug. Oh ! se dit-il, c'est une maladie de la terre, comme la maladie des plâtriers dont les doigts tombent ; la maladie des tanneurs qui vomissent leurs poumons ; la maladie des mineurs qui deviennent aveugles ; la maladie des imprimeurs dont les boyaux se nouent ; la maladie des cordonniers, des bouchers, des charretiers, des terrassiers, des maçons, des forgerons, des menuisiers, des marins, des vachers, des flotteurs de bois. Une de ces maladies que donne le travail. Le cœur mourait.

Les hommes, au fond, ça n'a pas été fait pour s'engraisser à l'auge, mais ça a été fait pour maigrir dans les chemins, traverser des arbres et des arbres, sans jamais revoir les mêmes ; s'en aller dans sa curiosité, connaître.

Vous avez peut-être un peu trop employé la terre de borne à borne. (...) Il faudrait de l'aubépine, des haies, border les champs, non pas pour la barrière, mais vous prenez trop de terre pour le labour. Laissez-en un peu pour le reste.

Malthus, Essai sur le principe de population

Lorsqu'on contemple les travaux pénibles et assidus de la plupart des hommes, on est forcément conduit à cette pensée, que le bonheur des hommes serait altéré dans sa source, si l'espérance d'un bon repas, d'une bonne habitation, d'un bon feu, ne suffisait plus pour répandre, sur les travaux et sur les privations, le contentement et la gaieté. Après le désir de nourriture, la passion la plus générale et la plus impérieuse est celle de l'amour, en donnant à ce mot le sens le plus étendu. (...) Un plan de vie que l'on se trace et auquel on s'attache avec constance a toujours été envisagé avec raison comme un grand moyen de bonheur ; mais je ne crois pas que l'on forme souvent un tel plan sans que l'amour y entre pour quelque chose, sans qu'on y mêle les plaisirs de famille et ceux que les enfants nous procurent. Le repas du soir, un bon feu, une agréable habitation, sont des biens dont on ne jouit qu'à moitié, si on en sépare l'idée des personnes chéries avec qui on se plaît à les partager.

Keynes, perspectives économiques...

Si le problème économique est résolu, l'humanité se trouvera donc privée de sa finalité traditionnelle. Est-ce que ce sera un avantage ? Pour peu que l'on donne foi aux valeurs authentiques de la vie, cette perspective offre à tout le moins la possibilité d'un avantage. Cependant je pense avec inquiétude à la réadaptation requise de l'humanité commune qui peut se voir poussée à répudier dans quelques décennies les habitudes et les instincts qu'elle s'est assimilés depuis d'innombrables générations. Pour parler le langage qui fait fureur aujourd'hui, ne devons-nous pas nous attendre à une « dépression nerveuse »

universelle? Nous avons déjà, sur une petite échelle, quelque connaissance vécue de ce que je veux dire : une dépression nerveuse comme celle dont souffrent dès à présent de nombreuses femmes mariées appartenant aux classes les plus aisées d'Angleterre et des États-Unis. Ce sont de malheureuses femmes que la richesse a privées de leurs tâches et occupations traditionnelles et qui ne trouvent plus assez amusant de faire la cuisine, le ménage et le ravaudage maintenant que la nécessité économique ne leur est plus un aiguillon, mais qui sont pourtant totalement incapables de trouver quoi que ce soit de plus amusant.

Le voyageur

Ivan Illitch, *Le Chômage créateur*

L'instant du choix, ce moment merveilleux où les gens deviennent brusquement conscients de la cage où ils se sont enfermés eux-mêmes, et de la possibilité de vivre autrement.